

*Quand les fondements sont renversés,
le juste, que fera-t-il ?*

(Psaume 11 : 3)

I

ENCORE une fois renaît l'ancien désir. Celui des mots qui se lèvent, dansent, se dérobent et m'attendent au bout du chemin qui me conduira jusqu'à eux. L'espoir d'une rencontre à laquelle j'étais sûr d'avoir renoncé, dont je ne ressentais même plus le manque. La grâce de cet instant où ils se présentent enfin pour m'escorter dans un autre monde, le leur qui est aussi le mien, mais auquel, sans eux, je n'aurais pas accès. Un monde où je pénètre fasciné et sans repères, un dédale de miroirs aux reflets nus, où je me perds et me retrouve, où je me heurte sans cesse à mon propre visage comme à celui d'un inconnu.

Comme tout cela finalement est revenu vite. J'étais donc encore si proche de celui que je pensais avoir laissé loin derrière moi. Et peut-être aurait-il mieux valu continuer de le croire. Puisque à présent le papier, l'encre, le temps me sont comptés. Que je vais

devoir repartir. De nouveau prendre congé de moi. De nouveau m'oublier en cédant au vertige, en basculant dans le vide des discours sans suite et sans échos.

Mais seul, je ne le suis plus tout à fait. Il y a le chat et puis ils sont tous là, autour de moi, qui partagent mes journées, occupent mes pensées.

J'ai lu le journal. Jusque-là ils n'étaient que des ombres. D'eux je ne possédais presque rien. Quelques photographies, quelques mots sur des feuilles isolées et dans un carnet, leurs vêtements. Maintenant je connais leurs noms, leur histoire. Imparfaitement. Rien qu'un épisode dont j'ignore la fin. Je dois comprendre, savoir pourquoi ils sont partis, ce qu'ils sont devenus.

Je crois encore que c'est possible. Ils ont vécu ici assez longtemps pour laisser des traces, des indices. Il suffit d'être plus attentif. Fouiller une chambre après l'autre, lire tout ce qu'ils ont écrit, ne rien négliger. Retourner dans la remise, dans le bureau où j'ai aperçu des piles de journaux, dans la maison d'Armand sur les hauteurs. Et puis il me faudra trouver sa ferme, les cabanes, les tombes dans la clairière. Et d'abord mettre un nom sur chacun de leurs visages.

Les commencements sont difficiles. Ce sont souvent de faux départs. Des préliminaires qui ne servent qu'à préparer l'apparition de la première image, immobile encore et trouble au début, brusquement évidente, qui s'impose, se referme sur vous, s'anime, quand tout va bien, sous votre plume, vous invite à la suivre et vous le faites, vous cédez, sans savoir où elle vous mène.

*
* *

Traits jetés entre ombre et lumière, silhouette menue, cheveux blancs dénoués. Une main se lève pour les rattacher. Un geste, quelques mots pour m'emporter dans un nouveau et sans doute dernier voyage.

*
* *

Henriette s'est arrêtée, indécise. Tout à l'heure il faisait bon et clair. Partout, dès que le beau temps était revenu, la première neige, trop précoce, avait entièrement fondu. Mais ici, sous les arbres, elle recouvrait encore une partie du chemin. À l'ombre, dans les creux, mollement entassée sous les branches qui ne l'avaient retenue qu'un instant. Des écueils dangereux, ancrés dans le lit du sentier comme dans celui d'un morne ruisseau, cernés par le flot terni et déjà un peu visqueux des feuilles, les feuilles joyeuses de l'automne qui, il y avait quelques jours, dansaient et chantaient sous ses pas, inertes maintenant et muettes, serrées les unes contre les autres en attendant d'être bientôt, définitivement, piétinées par l'hiver.

Elle allait faire demi-tour quand elle a cru entendre des voix. Elle a tendu l'oreille, des voix lointaines, sans éclat, faiblement portées par le vent ou plus proches qu'il n'y paraissait, mais alors ce n'était qu'un murmure dans le silence accablé du bois.

Et pourtant elle ne voyait personne. Rien que ce léger flottement, le balancement, le trottinement régulier, au fond du chemin, d'un animal dont les contours se précisaient lentement, qui l'observait à présent, d'abord debout et puis assis, un gros chien roux, la tête penchée, pensif ou surpris. Elle l'a appelé doucement, lui a tendu la main. Elle aurait voulu qu'il s'approche. Le caresser, sur le crâne, entre les oreilles. La chaleur réconfortante de son pelage sous ses doigts, son regard confiant levé vers elle. Elle se souvenait. Il courait toujours devant, à chaque carrefour s'arrêtait en attendant qu'elle lui indique le chemin qu'aujourd'hui elle avait décidé de prendre et de nouveau s'échappait. Mais jamais il ne l'oubliait. Il s'inquiétait, rebrous-sait chemin dès qu'il l'avait perdue de vue, pourquoi les chiens nous aiment-ils tant, elle se souvient de tout précisément, du sentier sur la crête étroite et sinueuse, de l'impression qu'elle avait à chaque fois de marcher sur l'échine d'une énorme bête endormie là depuis des siècles, de la descente ensuite, rapide entre les arbres jusqu'à l'orée du bois, la maison en contrebas, le museau déjà pressé contre le portail du chien impatient maintenant de rentrer chez lui, de retrouver son domaine, qui avait été le sien aussi, le cadre d'une autre vie, révo-lue.

Elle a gardé le bras tendu pendant qu'il repartait, s'effaçait discrètement, comme il était apparu. Elle a hésité. Avec ces mauvais chemins, il aurait été plus sage de rentrer. Lui tourner le dos, s'en aller, alors que sans doute il l'attendait, incertain de la direction à prendre et sûr qu'elle la connaissait ou

était-ce le contraire, était-ce lui qui voulait la guider, qui savait où, tous les deux, ils devaient se rendre ?

Elle a continué, à petits pas, en évitant les tas de neige, même si la couche molle et gluante des feuilles la rebutait tout autant. Elle a continué jusqu'aux abords de la clairière où, encore dissimulée par les arbres, elle s'est arrêtée. Le chien était là, couché, le museau entre les pattes, qui la dévisageait, le front plissé, comme s'il essayait de se rappeler qui elle était. Derrière lui, installée sur une souche, une jeune femme tenait un enfant dans ses bras. Un autre enfant était couché sur une couverture étalée dans l'herbe. Deux hommes debout, un peu à l'écart, consultaient une carte. Plus loin était assis un petit groupe, un homme, deux femmes, une jeune fille, les jambes serrées contre le torse, la tête appuyée sur les genoux. Des randonneurs, a pensé Henriette, mais sans entrain, curieusement figés et silencieux et elle aussi restait parfaitement immobile, seul le chien savait qu'elle était là. Les deux hommes ont replié leur carte, se sont rapprochés des autres. Leurs affaires étaient éparpillées dans l'herbe. Des sacs à dos volumineux, l'un d'eux d'une sorte qu'elle n'avait jamais vue, immense, avec une armature de métal, ce n'était pas étonnant, avec un chargement pareil, qu'ils soient si fatigués. Est-ce qu'ils s'étaient égarés, elle devrait peut-être se montrer, leur indiquer le chemin de la maison. À condition qu'elle le retrouve.

Et pourquoi elle n'arrivait pas à se décider, elle n'en savait rien. Ils ne se parlaient pas, ne se regardaient pas. Leurs gestes étaient rares et lents, difficiles,

comme si on avait jeté sur eux un invisible filet qui les embarrassait, les entravait. Même le chien semblait écrasé sur le sol, aplati, incapable de se relever, les yeux toujours fixés sur elle. L'enfant, couché sur le flanc, arrachait de temps à autre un brin d'herbe qu'il déposait sur le bord de la couverture. La jeune femme ne bougeait pas ni le bébé dans ses bras et, pour mieux le voir, Henriette n'a pu s'empêcher d'écartier légèrement une branche qui la gênait. La tiédeur de la joue dans le creux de l'épaule, le poids du corps abandonné contre la poitrine, le souffle tranquille, l'odeur de savon, de lait, la douceur de la peau sous les lèvres. La douleur ancienne, endormie, un rien suffisait à la réveiller, aussi vive, aiguë, insupportable qu'au premier jour. Elle a lâché la branche, elle a reculé. La jeune femme a levé la tête, elle a regardé de son côté. Une douleur qui gardait toutes ses forces tandis que les siennes ne cessaient de décliner, et c'était une consolation tout de même de se dire que désormais le temps, à toutes les deux, était compté, d'imaginer sa surprise, à elle, le jour où, sa proie disparue, ses griffes refermées sur le vide, elle se saurait, à son tour, condamnée. Elle s'est éloignée aussi vite qu'elle le pouvait. Il fallait faire attention, ne pas mettre ses pieds dans la neige, les arracher à chaque pas au tapis brunâtre et spongieux des feuilles.

Elle a dû s'arrêter un instant pour reprendre son souffle. Elle s'est redressée. Le sentier s'amenuisait, se perdait entre les arbres. Et maintenant où était le bon, celui qui lui permettrait de rentrer à la maison ?

*
* *

Le petit dormait encore. Son frère, sur la couverture, jouait tout seul ou il s'était enfin assoupi. Elle luttait contre le sommeil quand elle a cru sentir un regard posé sur elle, voir une branche se balancer, une silhouette s'éloigner, courbée, entre les arbres. Elle devait avertir les autres. Elle était fatiguée, ils ne faisaient pas attention à elle, si elle les appelait, elle réveillerait Étienne. Et le chien, où était-il, couché sur le ventre, le museau entre les pattes, les yeux ouverts, pourquoi n'avait-il pas aboyé, il regardait du même côté, curieux, sans inquiétude. La clairière était confortable, la neige fondue, l'herbe déjà séchée par le soleil et tous avaient besoin de repos, pourtant c'est ce qu'il fallait faire, se répétait-elle sans bouger, les avertir, mais elle avait peut-être rêvé.

*
* *

Henriette les avait oubliés. Dans sa crainte de tomber, de sentir ses mains et ses genoux s'enfoncer dans la masse gluante des feuilles, les yeux rivés au sol, elle avait négligé ses points de repère habituels, ou l'hiver les avait effacés. Devant elle le sentier ne cessait de se diviser, de se ramifier et l'embranchement qu'elle choisissait se heurtait à des troncs serrés, à des fourrés qui ne lui permettaient pas de passer, l'obligeaient à revenir sur ses pas et l'éboulis de roches sur le talus, le tas de bois, le banc où elle

aurait pu se reposer, pourquoi était-elle incapable de les retrouver ? Pourtant elle n'avait pas perdu la mémoire, au contraire, elle était bien trop pleine, encombrée, une vieille demeure agrandie au cours du temps sans obéir à aucun plan, au hasard des jours et des besoins, pièces en enfilade ou isolées, escaliers qui ne débouchaient souvent que sur le vide, murs couverts de tableaux, époques et sujets confondus, dans lesquels elle avait renoncé à mettre un peu d'ordre et le problème c'est qu'elle n'avait plus la force ni le courage d'y ranger les nouveaux venus, de leur faire de la place. Ce n'était pas grave puisque, maintenant, il ne lui arrivait plus rien d'important. Pourtant ce serait quand même utile, quelquefois, de ne pas perdre autant le fil et par exemple de reconnaître le chemin qui lui permettrait de rentrer avant qu'il ne soit trop tard, avant qu'elle ne soit happée par les sables mouvants de la nuit et des feuilles mortes.

*
* *

Robert s'inquiétait. Où était Henriette ? Il l'avait cherchée partout, dans les chambres, dans les couloirs, elle n'était nulle part, ni dans le salon ni dans la salle à manger. Hélène, qui s'occupait d'Hortense, ne l'avait pas vue, ni Sarah, à la cuisine, qui préparait le souper.

Il a enfilé sa veste. Le jardin était vide et Hugo, qui bricolait dans la remise, n'a évidemment pas pu le renseigner. Il n'y avait plus qu'à partir à sa recherche dans la forêt et l'après-midi était déjà

bien avancée. Il se rappelait la fois où elle s'était perdue pour de bon, elle n'avait pas répondu, comme d'habitude, à ses appels. Au crépuscule, il avait dû réunir une partie du personnel. Ils avaient organisé une véritable battue, l'avaient retrouvée, complètement désorientée, dans les pâturages, de l'autre côté du bois qu'elle avait traversé dans son entier à contresens, s'éloignant, en croyant s'en rapprocher, de la maison qu'elle cherchait sans comprendre là où elle pensait devoir la trouver, non loin de la lisière.

Mais maintenant ils n'étaient plus que trois, il ne fallait pas trop compter sur Hugo, et on ne pouvait pas laisser la maison vide, les derniers pensionnaires livrés à eux-mêmes.

Il a soupiré. Il devrait conseiller à Henriette d'emporter une grosse pelote de laine et de la dérouler derrière elle, mais à quoi bon, il finirait par tomber sur la pelote abandonnée quelque part et personne à côté. Il s'est dirigé vers l'orée du bois et, à son tour, s'est enfoncé entre les arbres.

*
* *

Henriette s'était assise sur une pierre et tant pis si elle allait avoir de la peine à se relever, tant pis si elle n'y arrivait plus. Se cogner, où qu'elle tourne ses pas, à ce mur de troncs, de branches en même temps qu'à cette douleur entêtée qui refuse de céder, de s'écarter pour la laisser passer, trop dense, trop hérissée, comme ces fourrés, pour pouvoir la traverser et s'y frayer un chemin vers l'oubli ou du

moins un répit, voilà ce qu'elle ne peut continuer à supporter. Et pourquoi, aujourd'hui, la porte s'est-elle rouverte qu'elle a appris à soigneusement éviter, elle ne sait plus, elle est trop fatiguée, la porte close sur des images douces et brûlantes, confinées entre les murs d'une chambre où elle ne devrait plus pénétrer, étouffante et pourtant si vide, où ses appels résonnent sans jamais recevoir de réponses, où se reflètent dans un dédale de miroirs le visage de son fils, ses yeux, son sourire, mille fois répétés et toujours absents depuis ce jour, elle debout dans le corridor et cette voix venue de nulle part, sa main tellement crispée sur le combiné du téléphone qu'elle n'arrive pas à le reposer, à l'écarter de son oreille pour la faire taire, l'empêcher de déchirer sa vie, de la remplacer par une autre dont elle ne veut pas, aride, desséchée, un désert sur le bord duquel elle résiste et elle répète que c'est impossible, elle le crie, le murmure, même si c'est inutile, le répète encore.

Quand Robert a fini par la retrouver, elle était assise en larmes à l'écart du chemin. Elle n'a pas eu l'air surprise de le voir. Il s'est penché pour la soutenir pendant qu'elle essayait de se lever. Ils ont eu du mal, elle pourtant si menue, si légère, mais nouée et indifférente, incapable de l'aider. Et maintenant tous les deux, le bras d'Henriette appuyé au sien, ils se fraient un passage entre les arbres, se dirigent lentement, péniblement vers le sentier qui les reconduira à la maison.

*
* *

Julie a enfin secoué sa torpeur. Elle s'est redressée, doucement, pour ne pas réveiller Étienne. Elle s'est approchée des deux hommes, les a avertis qu'il y avait là quelqu'un tout à l'heure qui les observait, quelqu'un qui ne voulait pas se montrer, qui s'était éloigné dès que leurs regards s'étaient croisés.

Paul et Marc se sont de nouveau penchés sur la carte. Ils pensaient qu'ils étaient loin de toute habitation, mais ils s'étaient peut-être trompés, c'est vrai qu'ils avaient de la peine à se mettre d'accord, qu'ils n'avaient pas réussi à déterminer exactement où ils se trouvaient.

— Est-ce que tu en es sûre ? a demandé Marc. Le chien n'a pas bougé.

— Il est trop fatigué, a répondu Julie.

Marc avait décidé avec Paul de s'arrêter ici pour la nuit. Tous étaient épuisés. André ne tenait plus sur ses jambes. Le jour baissait, ils ne pourraient pas continuer dans l'obscurité. Mais maintenant que le soleil s'était couché, ils sentaient le froid monter de la terre humide, à peine dégagée de la neige qui n'avait pas encore entièrement fondu dans la forêt. S'il y avait un endroit où s'abriter pour la nuit, pas trop loin, Julie avait eu l'impression que c'était une personne âgée qui avait de la peine à marcher, ce serait mieux pour les enfants, pour André, à condition qu'il soit capable de reprendre la route.

Marc a proposé d'aller voir, mais ne t'éloigne pas trop, s'est inquiétée Julie. Il a refusé que Paul l'accompagne, il préférerait le savoir ici et il est parti, rapidement, il n'avait pas envie de les laisser seuls trop longtemps. Julie l'a suivi des yeux un instant avant d'aller se rasseoir sur la souche.

Au sortir du bois, il n'a pas tardé à découvrir les bâtiments, un ensemble surprenant au milieu de ces prés où il ne s'attendait à trouver qu'un chalet ou une ferme. D'abord une sorte de manoir, imposant, auquel on avait accolé une construction plus récente, fonctionnelle et allongée, de deux étages, aux larges fenêtres régulièrement disposées. Un peu à l'écart, une bâtisse mi-pierre mi-bois, peut-être une écurie. Une route étroite mais goudronnée qui s'interrompait là. Et de l'autre côté, fermé par un mur, un jardin, des pelouses encadrées de plates-bandes, des chemins dallés et des bancs. Il n'y avait personne en vue. Pourtant les lieux ne donnaient pas l'impression d'être abandonnés. Les bosquets étaient taillés, l'herbe tondue. Une plaque de métal, qu'il ne parvenait pas, de si loin, à déchiffrer, était fixée sur l'un des piliers qui encadraient l'entrée. Il hésitait à s'avancer quand la porte s'est ouverte. Un homme d'âge moyen a descendu l'allée, poussé le portail, traversé la route. Il s'est ensuite dirigé rapidement vers la forêt avant de s'effacer entre les arbres. Il devait y avoir là un autre sentier que celui qu'il avait emprunté. Il a longé la lisière, s'y est engagé à son tour. Il était inquiet, il avait l'impression que l'homme prenait la direction de la clairière. Il s'est arrêté quand il a entendu des voix, s'est éloigné du sentier parce qu'elles semblaient se rapprocher. L'homme revenait, penché sur une vieille dame qui marchait à petits pas, accrochée à son bras. Une mère et son fils qui vivaient dans cette immense maison, qui seraient peut-être d'accord de les accueillir pour la nuit ? Il les a suivis, de loin, est arrivé juste à temps à l'orée

du bois pour les voir disparaître à l'intérieur. Il est resté là un instant. Tout était tranquille. Il n'a aperçu qu'un chat qui léchait sa fourrure sur l'appui d'une fenêtre, qui a tourné vers lui ses grands yeux maintenant parfaitement immobiles. Julie devait s'inquiéter. Il a pensé frapper, demander l'hospitalité. Mais ce serait mieux, a-t-il réfléchi, qu'ils arrivent tous ensemble. La présence des femmes et des enfants les rassureraient. S'ils voyaient un homme seul à leur porte, ils risqueraient de se méfier, de ne pas lui ouvrir. Il a repris le chemin de la clairière.

*
* *

Henriette était soulagée d'avoir retrouvé son fauteuil devant la fenêtre. Robert ne lui avait pas fait de reproches. Il l'avait réconfortée, avait écarté les branches pour qu'elle puisse passer, l'avait raccompagnée jusqu'à sa chambre. Elle était chez elle, tout allait bien, elle avait besoin de repos.

Mais il ne partait pas. Il l'observait, soucieux, je vais mieux, Robert, l'a-t-elle rassuré, ne vous inquiétez pas pour moi.

Il s'est approché de la fenêtre, est resté là, les mains croisées dans le dos. Il avait toujours été prévenant, patient, mais si occupé, jamais désœuvré. Et le voilà qui s'attardait, muet, à quoi pensait-il, qu'il avait dû, une fois de plus, partir à sa recherche, qu'il aurait eu mieux à faire ?

Elle aussi a gardé le silence, un peu honteuse. Et puis elle avait l'impression qu'elle avait quelque chose à lui dire, quelque chose qui avait un rapport

avec la forêt, avec sa peine, mais ce n'était que l'ombre impuissante d'un souvenir, un pâle fantôme qui s'agitait au fond du brouillard.

Robert s'est retourné. Il lui a demandé si elle avait gardé les dernières lettres que son fils lui avait envoyées. Depuis quand n'avait-elle plus reçu de nouvelles, des semaines, des mois, elle n'en savait plus rien, les jours se ressemblent tellement, a-t-elle murmuré pour s'excuser. Mais bien sûr que non, elle ne les avait pas jetées. Il a insisté, est-ce qu'elle lui permettrait de les chercher, d'ouvrir les tiroirs, l'armoire, il voulait vérifier quelque chose, expliquait-il, l'adresse de l'expéditeur, si elle y figurait. Où vivait-il, si loin, loin d'elle depuis trop longtemps, elle craignait quelquefois d'oublier son visage, il y avait bien la photographie sur la table de nuit, mais il lui en aurait fallu d'autres avec le reflet sur ses traits de ses pensées, de ses émotions, le reflet aussi du soleil ou des nuages, du temps qui passe, était-ce possible qu'elle se sente parfois moins proche de son fils vivant que de l'autre, Robert, pourquoi ne vient-il plus me voir ? Il n'a pas répondu. Il avait trouvé la boîte où elle se souvenait à présent d'avoir rangé ses lettres. Il examinait les enveloppes, en sortait même quelques feuillets, est-ce qu'il allait les lire, voilà ce qu'autrefois il ne se serait pas permis, décidément tout change dans cette maison, elle le voit bien, les gens s'en vont, est-ce qu'elle devra partir, elle aussi, la salle à manger est presque vide, la nourriture monotone, heureusement qu'elle a depuis longtemps perdu l'appétit.

Robert voulait en être sûr, l'adresse était toujours la même, celle où il avait envoyé des messages qui n'avaient pas reçu de réponses, celle où le téléphone ne répondait plus. D'ailleurs à quoi bon insister, il était trop tard, comment, dans les circonstances actuelles, pourrait-il venir la chercher ?

Il a déposé le carton sur les genoux de la vieille dame, lui a tendu les lunettes qu'elle réclamait. Elle est absorbée dans sa lecture quand il s'en va, résigné, après tout Henriette est bien ici, avec l'aide d'Armand ils réussiront à passer l'hiver, il se promet de ne plus la troubler, au printemps tout aura peut-être fini par s'arranger.

*
* *

Henriette a sorti une lettre de son enveloppe. Elle en lit quelques mots, une phrase ici et là. Elle a du mal, sa vue baisse, il lui faudrait d'autres lunettes. Elle repose ses yeux un instant en regardant la branche bientôt dénudée qui frôle sa fenêtre. À moins de se pencher au-dehors, elle ne voit pas le tronc auquel elle est attachée, rien qu'elle, largement déployée, qui frissonne, bat faiblement ou désespérément dans le vent, l'aile d'un oiseau trop lourd pour prendre son envol ou celle d'un ange condamné, pour Dieu sait quelle raison, à cet exil loin de sa présence, loin de ses semblables, ou ce qu'elle soupçonnait quelquefois était-il vrai, qu'il s'était arrêté ici pour lui tenir compagnie, pour veiller sur elle ?

Elle sourit, reprend sa lecture et tout à coup, à travers ses mots, il est de nouveau là, sa voix, l'intonation de sa voix, son sourire, ses mains levées pour protester, l'interrompre quand, à chacune de ses visites, elle lui posait trop de questions à la fois, qu'elle cherchait à calmer le souci qu'elle s'était fait pour lui, à remplir les pages blanches de son absence.

Bien après cette conversation, ses explications embarrassées, on lui offrait un poste à l'étranger, trop loin pour qu'il puisse continuer à s'occuper d'elle et comment se débrouillerait-elle seule ici, avec ces escaliers, c'était vrai, toutes ces marches, les doigts crispés sur la rampe, le souffle court, les jambes qui ne la portent plus et la voisine qui l'aidait partie vivre dans un autre quartier. Ce travail, tu comprends, c'est une chance, je ne peux pas le refuser.

Après ce dernier voyage. Les mains de son fils sur le volant. La route qui ne cesse de monter en sinuant et en se rétrécissant pendant qu'elle pense à ce qu'elle a laissé derrière elle, est-ce qu'elle a fait le bon choix de ce qu'elle a emporté, est-ce qu'au moins on n'a rien oublié, les photographies, la montre, les papiers, est-ce qu'elle aura suffisamment de vêtements chauds, elle voulait l'entendre la rassurer, répéter qu'ils avaient réfléchi, trié ensemble et, comme pour s'en persuader lui-même, qu'elle serait bien là-haut. Il s'était donné de la peine. Il l'avait écoutée quand elle lui avait dit que, si elle devait quitter son appartement, elle préférerait s'en aller de cette ville où elle ne s'était jamais plu et finir ses jours dans une région qui ressemblerait à

celle où elle les avait commencés, à la montagne, entourée d'arbres et de prés. Il s'était renseigné, il avait cherché longuement et, là où ils se dirigeaient, elle savait ce qui l'attendait, un établissement de grandeur moyenne, une propriété privée qui avait été transformée en résidence pour personnes âgées, aux alentours quelques fermes, des chalets, des maisons de vacances occupées seulement une partie de l'année.

Henriette a ôté ses lunettes. L'aile tremble légèrement, de froid ou peut-être de plaisir sous les caresses inespérées du soleil, de retour après la première incursion de l'hiver. C'est vrai qu'ici elle se sent bien. Ce qui lui a manqué au début, c'étaient ses meubles, les affaires qu'elle avait dû se résoudre à abandonner, mais ce n'était pas grave, ce n'étaient que des objets, le reste, l'irremplaçable, elle l'avait déjà perdu, ceux qu'elle avait aimés, qui, eux, s'étaient envolés, n'avaient pu s'enraciner auprès d'elle et ce fils aussi qui lui restait, qui était là, qui lui parlait, qui l'avait prise dans ses bras et déjà elle regardait de sa fenêtre cet endroit où sa voiture s'était effacée, elle contemplait la route vide. Ensuite il y a eu quelques visites et puis sont venues les lettres et pourquoi n'en reçoit-elle plus ?

Elle a remis ses lunettes, la feuille toujours dépliée sur ses genoux, ses mains croisées par-dessus.

Ses souvenirs sont encore si nets de son arrivée ici et puis ils deviennent un peu flous, c'est que, comme elle l'a dit à Robert, les jours se ressemblent trop, seules changent les couleurs du temps, des saisons. C'était l'automne, il y a longtemps. Et tout

à coup elle a eu l'impression que l'aile se couvrait de fleurs aux larges pétales d'un jaune éblouissant, déchirant, un foisonnement miraculeux et fragile, un ruissellement de lumière à sa fenêtre. Et puis l'ange s'est fatigué, sa parure bientôt ternie par le froid et la pluie, rongée par la rouille, fleurs résignées à n'être plus que des feuilles harassées qui attendaient une chiquenaude du vent, la légère meurtrissure d'une goutte de pluie pour céder, se détacher sans hâte, avec indifférence. Et combien de fois, depuis qu'elle est ici, n'est-il plus resté de l'aile qu'un squelette, des os nus, jusqu'à ce que le givre les recouvre d'une peau duveteuse et la neige de plumes neuves, souples, étincelantes, parfois si abondantes qu'elle se repliait, écrasée sous leur poids.

De nouveau les feuilles recommencent leur agonie et elle éprouve, en les regardant se défaire, ce dégoût, mais ce n'est pas le mot juste, un refus plutôt de tout son corps, l'angoisse, la détresse de se sentir ramenée à chaque fois, un automne pluvieux, au bord de la même tombe autour de laquelle, en une nuit, le vent les avait amassées comme une menace supplémentaire que, durant tout le temps de la cérémonie, elle avait eu la tentation d'écarter pour le protéger, pour tenter de retrouver, sous leur masse sombre, l'herbe verte, une autre saison où tout cela n'était pas vrai et tout à coup elle les revoit, la jeune femme et son bébé, l'enfant couché près d'elle, c'était dans la clairière, aujourd'hui ou hier, ou peut-être était-ce déjà une vieille histoire, quand elle était une autre, dans une autre vie, on est installé dans des habitudes, des certitudes qui semblent devoir durer toujours et brusquement tout

s'efface, un rêve qui fait place à un rêve différent, tout aussi inconstant.

Elle soulève le feuillet abandonné sur ses genoux, le repose. Robert a cherché ses lettres et les a retrouvées. Elle ne les avait pas oubliées, seulement l'endroit où elle les avait rangées. Elle va les relire toutes, de la première à la dernière, plus tard, pour l'instant elle est trop fatiguée.

*
* *

Robert, alerté, avant d'entendre les aboiements, par la silhouette hérissée du chat derrière la vitre, s'est penché à la fenêtre. Un gros chien roux se tenait là, assis, la tête levée. Déçu par la disparition du chat qui avait sauté, dès qu'il l'avait pu, à l'intérieur, il lui a tourné le dos, s'est mis à fureter partout, le long des parterres, autour des bosquets, dans l'espoir sans doute de découvrir une nouvelle piste. D'où venait-il et comment était-il entré dans le jardin ? Il s'est aperçu que le portail était resté entrouvert, il avait dû mal le refermer en ramenant Henriette, quand il les a vus qui débouchaient du bois. Deux hommes d'abord qui rappelaient, sans succès, leur chien. Derrière eux des femmes et des enfants, plus loin un couple qui avançait avec peine, lui, épuisé ou souffrant, appuyé à l'épaule de la femme. Ils se sont regroupés devant le mur avant d'entrer dans le jardin tous ensemble. Le chien est allé les rejoindre, docile tout à coup. Quand ils ont frappé, Robert n'a hésité qu'un instant avant de se décider à leur ouvrir la porte.

*
* *

Il y avait de nouveau du monde dans la salle à manger, des inconnus, bien plus jeunes que ceux qui se tenaient ici d'habitude, et même des enfants, l'un, tout petit, couché dans une corbeille, l'autre à moitié endormi sur une chaise. Des invités, mais qui parlaient peu, trop fatigués ou découragés, des promeneurs qui s'étaient trompés de route, pourtant, lui reprochait Robert, il n'y avait qu'elle pour se perdre dans les fourrés alors que les sentiers étaient si bien dessinés.

Ils ne faisaient pas attention à elle, elle pouvait les observer tranquillement. Tous ces nouveaux visages, celui, très pâle, d'un homme qui semblait avoir du mal à respirer, celui d'une jeune fille installée un peu à l'écart, maussade, les mains serrées entre les genoux. Un groupe de femmes réunies autour d'une table et, à une autre table, un homme à la barbe carrée penché au-dessus d'une carte où le doigt de Robert cherchait en hésitant son chemin et voilà, s'est-il exclamé, vous voyez, La Boisselière, c'est ici que nous sommes.

La Boisselière, un nom qu'elle avait aimé dès qu'elle avait entendu son fils le prononcer parce qu'il évoquait, bien sûr, les forêts qui lui avaient tellement manqué dans le quartier sans arbres et sans jardins où elle avait dû vivre, avec, au milieu, ce léger sifflement, le souffle du vent dans les branches, et la fin qui s'éteignait dans un soupir, s'attardait comme le murmure d'un lointain

ruisseau. Ce qu'il signifiait, son fils n'en savait rien. Ils avaient ouvert un dictionnaire, ils étaient assis l'un près de l'autre comme cet homme et Robert et avaient-ils trouvé ou n'était-ce qu'un de ces noms de lieux qui avaient traversé le temps, qui venaient de si loin qu'on n'en connaissait plus l'origine ?

Elle a été tirée de sa rêverie par le chien qui remuait la queue devant elle, qui insistait, les yeux confiants et que voulait-il, est-ce qu'il avait faim ? Elle n'avait rien à lui donner, que des caresses, et il a paru s'en contenter. En se redressant, elle a croisé le regard d'une jeune femme, elle l'avait déjà vue, encore un de ces souvenirs qui se glissaient, quand elle essayait de les ramener à elle, entre les mailles usées de sa mémoire, un regard lié pourtant, elle le sentait, à ce chagrin qu'il était inutile de raviver et c'est pourquoi elle leur a tourné le dos, elle s'est réfugiée dans le salon où, autrefois, les pensionnaires se réunissaient devant le poste de télévision que personne n'allumait plus depuis longtemps.

*
* *

Julie regardait autour d'elle, soulagée. Ils seraient bien ici pour la nuit. Quelqu'un avait apporté une corbeille pour y coucher Étienne. David somnolait sur une chaise à côté d'elle. Et André allait pouvoir se reposer. Est-ce qu'il était malade ou seulement épuisé ? Est-ce qu'il pourrait continuer ? Elle n'avait plus la force de réfléchir, elle n'avait plus qu'une envie, s'étendre et dormir, dès que Paul aurait fini de discuter. Elle l'a entendu

s'exclamer qu'en effet ils avaient dévié de leur route, mais pas autant qu'il le craignait. Le chien, couché aux pieds d'André, s'est levé. Elle l'a suivi des yeux. Une vieille dame se tenait sur le seuil et le chien allait vers elle en remuant la queue, heureux comme s'il retrouvait une amie. Elle s'est penchée pour le caresser, s'est contentée ensuite de les examiner tranquillement avant de s'en retourner à petits pas prudents. Julie l'a reconnue, c'était elle qui les avait surpris dans le bois.

Le jour baissait. Robert leur a demandé s'ils avaient faim. Ils avaient mangé dans la clairière, ils n'avaient besoin de rien. Ils ont parlé encore un peu de la situation en ville et lui de la résidence, de ses difficultés. Ils ont été heureux d'apprendre qu'il y avait des chambres et des lits vides, qu'ils pourraient s'y installer.

Et maintenant Henriette, assise au salon, les voit défiler, les hommes lourdement chargés sauf celui qui tient à peine sur ses jambes, soutenu par sa femme, les deux enfants, le grand dans les bras de sa mère et le petit dans la corbeille que porte une autre femme, la jeune fille qui tourne la tête de son côté, mais qui passe sans la saluer et, à la fin, sur ses talons, le chien.

*
* *

Je crois savoir maintenant, en partie, quelles chambres ils occupaient. Grâce au journal, aux objets qu'ils y ont laissés. La corbeille en osier pour le bébé dans celle de Julie et de Marc. Dans

celle d'à côté, ces deux matelas curieusement posés sur le sol, alors que les lits ne manquent pas, pour les enfants, je l'ai compris plus tard, et leur éviter de tomber pendant leur sommeil. L'album de photos chez Chloé, le verset du psaume chez Paul et Irène, le badge sur la blouse dans l'armoire d'Hélène, les lettres adressées à Henriette, les habits d'homme et de femme, démodés et usés, chez M. et M^{me} Bertin. Robert vivait dans la Villa. Je me demande si la photographie glissée au fond de son tiroir est celle de Sarah. D'elle, par contre, il ne reste rien, ni dans la Villa où elle a dû habiter avant son départ, ni dans les deux pièces communicantes au fond du couloir de l'annexe, au premier étage. Deux lits accolés dans une chambre où je n'ai rien trouvé de personnel, peut-être celle d'André et de sa femme. Quant à la plupart des autres, elles donnent l'impression d'être inemployées depuis très longtemps. Où a vécu Hortense, je n'en sais rien.

Des trois non plus je n'ai trouvé aucune trace, comme si elles avaient été soigneusement effacées, comme s'ils n'avaient jamais existé. Il m'arrive de me demander si Hélène ne les a pas inventés. Pourtant il y a bien, au pied de la paroi de rochers, les restes calcinés d'une cabane.

Un jour elle a posé sa plume. Elle a glissé son cahier sous les autres. Elle est partie seule ou avec eux. Ils sont partis chacun de leur côté ou tous ensemble. Je ne le saurai jamais. Ni pourquoi. Si ce qu'elle dit est vrai, à ce moment-là, le problème des trois est résolu. Ils ont des provisions, de la place dans une grande maison à l'écart, un nouveau-né

à protéger. Et ils disparaissent. Peut-être ne pouvaient-ils plus supporter de rester et de vivre ensemble après ce qu'ils avaient fait.

*
* *

Robert a fait le tour de la maison avant la nuit. Tout était calme. Hélène s'occupait d'Hortense. Seuls M. et M^{me} Bertin étaient agités. Ils avaient entendu du bruit, des voix inconnues, les pleurs d'un bébé. Tout ce qui est inhabituel les perturbe, surtout elle qui n'en démord pas, elle est ici par erreur, ses enfants la cherchent, elle veut rentrer chez elle, aidez-moi, suppliait-elle, affolée, s'ils sont enfin venus, il faut les avertir, qu'ils ne repartent pas sans nous. Il les a calmés tant bien que mal avant de redescendre

Henriette est assise au salon. Robert, murmure-t-elle, mon fils n'est pas ici, n'est-ce pas, il y avait du monde, mais lui, je ne l'ai pas vu. Je lui ai écrit, la rassure-t-il une fois de plus, il va répondre. En ce moment c'est difficile, il faut avoir de la patience. Qui sont ces gens, insiste-t-elle, est-ce qu'ils se sont perdus, est-ce qu'ils vont rester? Robert lui semble préoccupé, il a parlé avec eux, assis à leur table, est-ce qu'ils ont apporté de mauvaises nouvelles?

Henriette, il secoue la tête, fatigué, vous me posez trop de questions. Ils ne vont pas vous déranger. Ils ont fait une longue route, ils ont besoin de se reposer et vous aussi, venez, il est l'heure d'aller vous coucher.

Henriette suit Robert. Pourquoi refuse-t-il toujours de lui répondre ? Est-ce qu'il est persuadé qu'elle ne comprendra pas ? Parce qu'il lui arrive de se perdre dans la forêt, parce que sa mémoire, c'est vrai, n'enregistre plus rien, mais ce qui est arrivé avant, ses souvenirs plus anciens, l'expérience de toute une vie, sa raison, tout cela elle l'a gardé et elle sent bien qu'il se passe quelque chose. Pourquoi lui ment-on, pour ne pas l'inquiéter, parce qu'ils pensent que c'est inutile puisqu'elle oublierait leurs explications aussitôt ? Mais un instant au moins elle saurait, elle a le droit de savoir, elle ne veut pas qu'on la traite comme une enfant.

Elle est entrée dans sa chambre. Elle a fermé sa porte au nez de Robert, surpris, qui hésite, abandonne, s'en va seul dans le long couloir ensommeillé.

*
* *

Les deux femmes étaient assises à la cuisine. Elles avaient ouvert une bouteille de vin. Hélène a rempli un verre, s'est tournée vers lui, le lui a tendu : Sarah a décidé de descendre avant les prochaines chutes de neige. Après ce qu'ils nous ont raconté ? a protesté Robert. Elles n'ont pas répondu et il se tait, lui aussi. Rien de ce qu'il pourrait dire ne la fera changer d'avis. Depuis longtemps elle est sans nouvelles de son ami. Il aurait dû maintenant être de retour de l'étranger. S'il n'était pas venu la rejoindre, c'est qu'il en avait été empêché et, elle en était convaincue, il y avait chez eux une lettre, un

message qui lui permettrait de le retrouver, chez eux, dans cet appartement de banlieue vers lequel, avant, dès qu'elle avait congé, elle se hâtait de repartir et, d'en ressentir à chaque fois un léger dépit, il était bien conscient que c'était tout à fait ridicule. Il y avait quelques années, il faisait les trajets presque chaque jour. S'il y a renoncé, s'il occupe à présent une chambre à la Villa, c'est parce que plus personne ne l'attend là-bas.

— Où comptent-ils s'installer? lui demande Hélène.

— Dans un village, à quelques jours de marche d'ici, où ils ont de la famille.

— Tu crois qu'ils seront nombreux à passer par ici?

— Non, on est situé vraiment à l'écart. C'est parce qu'ils se sont perdus.

Hélène est inquiète, mais elle n'insiste pas. Et pourquoi ne l'aide-t-elle pas à convaincre Sarah que c'est une folie de se rendre seule en ville? Elle a peut-être déjà essayé, elle a renoncé. Et les nouveaux, est-ce qu'ils y arriveraient?

— On leur propose de rester quelques jours? Il y en a un qui a vraiment l'air mal en point, il a besoin de repos.

— Comme tu veux.

Sarah n'a pas donné son avis, cela lui est égal sans doute ou elle ne l'écoute même plus. Et pourquoi est-elle si maigre, est-ce qu'elle ne mange plus? Il verse du vin dans son verre, le pousse entre ses doigts ouverts sur la table. Elle le regarde, surprise, à quoi pense-t-elle, à son ami, bien entendu.

Le chat, assis sur le seuil, les toise, raidi dans sa colère, les yeux noirs de reproches, comment ont-ils pu laisser pénétrer dans son domaine ce rival qui ne sait pas se tenir, incapable de se déplacer sans bruit, mal léché et vulgaire, comment ont-ils pu le trahir de la sorte ?

Que veux-tu, s'excuse-t-il, ils avaient besoin d'un abri pour la nuit, mais contrairement à ses habitudes, le chat ne saute pas sur ses genoux, il s'en va, offensé, dédaigneux et impitoyable, le chat non plus n'a pas besoin de lui.

Hélène a posé sa main sur la sienne, ne t'en fais pas, il va aller raconter ses malheurs à Henriette.

Et des miens, se demande Robert, qui s'en soucie ? Mais évidemment il ne dit rien, il se contente de boire en silence.

*
* *

Henriette se sent plus libre. Mais plus seule aussi. Comme autrefois dans son appartement, quand, des jours entiers, elle ne voyait personne. Ici, avant, du matin au soir on s'occupait d'elle. Au début c'était un peu oppressant, elle n'en avait pas l'habitude. Tous ces visages autour d'elle, toujours différents, auxquels elle avait très vite renoncé à donner un nom, à part quelques exceptions. Et toutes ces occupations, le déjeuner sur la table de sa chambre, la toilette, quelqu'un tire les rideaux, il fait beau, vous allez pouvoir sortir, il pleut, mais ne restez pas seule, on projette un film aujourd'hui, il y a le culte, l'atelier de couture, c'est le jour du coiffeur.

D'un côté c'était agréable, le temps passait vite, un peu trop quelquefois, c'était déjà l'heure du souper, du coucher, elle était entraînée par un courant auquel elle n'était pas capable de résister, qui l'empêchait de s'arrêter pour réfléchir, mais aussi de se décourager, de s'attrister.

Et pourquoi cela a disparu, elle ne le sait pas. De moins en moins de visages, plus que ceux de Robert, d'Hélène et de cette jeune femme toujours un peu triste, comment s'appelle-t-elle déjà, et la salle à manger presque vide.

Ces pensionnaires qu'on est venu chercher l'un après l'autre. Les valises alignées sur le bord de la route, entassées dans le coffre, la vieille dame, le vieux monsieur qu'elle croisait chaque jour ou qu'elle ne connaissait pas parce qu'ils ne quittaient plus leur chambre installés tant bien que mal à l'intérieur, la voiture qui disparaissait au tournant comme autrefois celle de son fils, cela arrivait déjà avant, surtout pour les fêtes, mais ils étaient bientôt de retour. Et cette fois-ci, non. La maison s'était dépeuplée, les feuilles étaient tombées, l'aile de l'ange s'était déplumée, les autres s'en allaient et elle restait là.

Est-ce mieux maintenant, elle se le demande, les journées sont plus longues, mais il lui en reste certainement peu à vivre, alors pourquoi souhaiter qu'elles vous filent entre les doigts ? C'est bien quelquefois de s'ennuyer, dangereux aussi, c'est vrai, d'ailleurs est-ce qu'elle s'ennuie, elle se promène, pousse des portes qu'elle avait oubliées. La demeure de sa mémoire, quoi qu'ils en pensent, est si vaste. Le temps se dédouble. Sa fenêtre s'ouvre

sur d'autres fenêtres, celle de son enfance, celles, éphémères, de sa jeunesse, celle de l'appartement où elle a vécu si longtemps avant de s'installer ici, et chacune sur la vue dont elle était le cadre, les toits du village, la blessure, ourlée de roches nues, qui déchirait le flanc de la montagne, les rues, les façades, la file de voitures qui tour à tour s'allongeaient et se résorbait au carrefour, les passants qui venaient à elle sans relâche, un visage qui se précise, se dérobe aussitôt.

Dès les premiers départs, dès la fin de l'été, elle s'est retirée dans ses souvenirs et ses rêves. Les feuilles attendaient d'être cueillies par la pluie ou le vent et elle aussi, elle attendait.

Robert s'éloignait avec son vélo et le petit chariot qu'il traînait derrière lui. De plus en plus souvent il s'absentait, est-ce qu'il finirait par s'en aller pour de bon lui aussi ? Robert, cela l'embêterait de ne plus le voir, mais pour l'instant il revient, son chariot plein. Il y a eu cette période où il rapportait des cageots de pommes. Ils les ont mangées cuites ou crues, en quartiers, en compote. Et bientôt ce sera l'hiver, l'aile de l'ange gainée de blanc, voûtée ensuite sous le poids de son écrasante fourrure.

Henriette regarde autour d'elle. Sa chambre est un peu en désordre, les meubles recouverts d'une fine couche de poussière. Cela n'arrivait jamais avant, il faudra qu'elle l'ôte elle-même et aussi qu'elle nettoie sa fenêtre, elle se voile, à moins que ce ne soient ses yeux. Perdre la vue, tâtonner dans le flou, dans le noir, elle ne le supporterait pas, elle a besoin du ciel, de la couleur des jours, du dessin

souriant, des signes amicaux tracés par la branche sur la vitre ou alors elle s'y habituera, elle apprendra à se contenter de ses images intérieures, de ces tableaux qui couvrent de haut en bas les murs de la maison qui n'appartient plus qu'à elle, qui s'effondrera dès qu'elle en aura fermé la porte pour la dernière fois.

Elle reprend la lettre abandonnée sur ses genoux. De quand date-t-elle ? Pourquoi son fils n'écrit-il plus et pourquoi n'a-t-on pas mis sa valise dans le coffre de sa voiture ? Peut-être viendra-t-il à Noël ou à Pâques, peut-être arrivera-t-il en même temps que les nouvelles feuilles, pourtant, réfléchit-elle, des voitures, il semble qu'il n'y en ait plus beaucoup, même Robert n'utilise plus la sienne, il ne se sert plus que de son vélo.